

JOSÉ CABANIS

Le Musée espagnol
de Louis-Philippe
GOYA

nrf

GALLIMARD



*Il s'est pris d'un beau feu pour mon mérite,
et un peu pour ses propres idées, car je crois
qu'il a plus regardé au dedans de lui-même
en écrivant toutes ces belles choses, qu'il ne les
a réellement vues dans ma peinture.*

Delacroix

Arrivé à Madrid pour y devenir Philippe V, le duc d'Anjou prit l'habit noir et la *golille*, dit Saint-Simon. C'était un col plat, de lingerie cartonnée, qui serrait le cou. Il existe un portrait de Philippe V, par Rigaud, ainsi vêtu, et un autre par Louis-Michel Van Loo, plus âgé et en famille, où il a repris l'habit à la française. Costume à part, ces portraits n'apprennent rien sur un roi qui fut étrange.

« Je n'aperçus nul vestige du duc d'Anjou, qu'il me fallut chercher dans un visage fort allongé, changé, et qui disait encore beaucoup moins que lorsqu'il était parti de France. Il était fort courbé, rapetissé, le menton en avant, fort éloigné de sa poitrine, les pieds tous droits qui se touchaient, et se coupaient en marchant, quoiqu'il marchât vite et les genoux à plus d'un pied l'un de l'autre. Ce qu'il me fit l'honneur de me dire était bien dit, mais si l'un après l'autre, les paroles si traînées, l'air si niais, que j'en fus confondu. » Il fallut Saint-Simon, et ce qu'il nomme lui-même ses « forts coups de pinceau », pour que soit connu de nous le premier des Bourbons d'Espagne. Le Saint-Simon de ceux qui suivirent, ce fut Goya.

Philippe V mourut en 1746, alors que Saint-Simon, écrivant ses *Mémoires*, en était aux débuts de la Régence : « Aujourd'hui, dit-il, que nous sommes en mars 1746... » A Fuendetodos, village de la province d'Aragon, à ce même

moment naissait Goya, et en France la marquise de Pompadour pointait : « Je passai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le Roi faisait la campagne de 1746 », écrit Voltaire. Avec Goya s'annonçait un temps où les guerres ne se feraient plus en dentelles et où les rois seraient découronnés.

Goya fit le portrait de Charles III, fils de Philippe V, en costume de chasse, s'inspirant d'une estampe. Il en fit une caricature, aucun peintre de rois n'avait eu pareille idée. Celui-là pourtant aurait pu lui plaire. Charles III était né au lendemain de la mort de Louis XIV, son arrière-grand-père, 1716, et mourut la veille de la Révolution, 1788 : il vécut le XVIII^e siècle espagnol, celui de l'anticléricalisme naissant au pays des Rois Catholiques, sans doute venu de France depuis qu'il n'y avait plus de Pyrénées. Cet anticléricalisme est une des clefs de Goya.

« Divine raison », écrira-t-il sous un de ses dessins, et le sommeil de la raison, diront les *Caprices*, fait naître « des monstres ».

Les idées libérales de l'écrivain Gaspar Melchior de Jovellanos inspirèrent Goya et il l'a représenté, pensif, appuyé à une table où il y a une écritoire et une grande statue de Minerve. D'autres familiers de Goya à cette époque, le duc d'Osuna et sa femme, le financier Cabarrus, étaient du même bord : l'*Encyclopédie* fut très goûtée en Espagne, parmi les classes dirigeantes.

On incita donc Charles III à se montrer despote éclairé, et réformateur. Il raconte lui-même que son père avait renoncé à l'instruire : « Il ne veut pas étudier, qu'il n'étudie plus ! » Charles III ajoutait : « Depuis ce jour, je n'ai plus ouvert un livre. » On devine que ses vues personnelles étaient courtes.

Il avait d'abord régné à Naples, où on l'appelait Charles VII roi des Deux-Siciles, et fit venir d'Italie Mengs, Allemand néo-classique qui était illustre et ne l'est pas resté, et le vieux Tiepolo, encore fécond et fougueux, qui influèrent sur les

débuts de Goya. Un peu mécène donc, en toute ignorance, le commerce sous son règne fut favorisé, les routes et les postes développées. On bâtit à Madrid, dont on commença à assainir les rues où, jusque-là, les pots de chambre étaient vidés par les fenêtres. Il y eut des échauffourées, quand on voulut supprimer les chapeaux à large bord et les capes de drap brun dissimulant le bas du visage, qui plaisaient tant aux Madrilènes : Charles III dut se réfugier à Aranjuez.

Le premier ministre, comte d'Aranda, « béni de l'Europe entière », dit Voltaire, expulsa les Jésuites, dont environ cinq mille furent conduits précipitamment jusqu'à la mer, sous bonne escorte, chacun n'ayant qu'un bréviaire, une bourse et quelques hardes. Le même ordre d'expulsion dut être exécuté à la même heure, dans toutes les possessions espagnoles au-delà des mers. On accusait les Jésuites d'avoir fomenté la *révolte des chapeaux*.

À leur destruction en Espagne, « peut-être la jalousie de quelque autre ordre religieux ne fut pas non plus étrangère » : c'est ce que suggère en termes feutrés un auteur bien-pensant¹. On a dit aussi qu'une lettre avait été fabriquée, où les Jésuites traitaient Charles III de bâtard, dans la pensée de lui substituer son frère, don Louis. Ce soupçon de bâtardise, prémonitoire pour les Bourbons d'Espagne, aurait affecté profondément Charles III.

On assure qu'Aranda avait réorganisé la Franc-Maçonnerie, faiblement développée avant lui en Espagne, et qui essaimera bientôt jusqu'en Amérique espagnole : elle devait aider à l'émancipation des colonies, Bolivar avait été initié à Cadix. Déjà sous Philippe V, « la loge de Madrid fut le foyer initial de la propagande... Elle devint souveraine en 1767 et s'installa dans les bâtiments d'un palais du gouvernement où elle tenait encore ses séances en 1848 ; des escaliers tournants et des corridors obscurs donnaient accès aux initiés, qui entraient

1. Paul Lamache, *Histoire de la chute des Jésuites au XVIII^e siècle*, V.-A. Waille, 1845, page 150.

par un égout du Prado¹ ». Des loges avaient été fondées, non seulement à Cadix, mais à Barcelone et à Valladolid.

Dans ses débuts en Espagne, la Franc-Maçonnerie put n'être pas hostile au catholicisme, mais condamnée par Rome au cours du XVIII^e siècle, ses fidèles auraient eu grand mérite à n'être pas anticléricaux. On rêvait de briser la mainmise du clergé sur l'Espagne, on invoquait le *Contrat social* et Montesquieu. Devenu ambassadeur à Paris, Aranda eut les meilleures relations avec les philosophes. Jovellanos, que j'ai déjà nommé, qui sera ministre sous le règne suivant (et emprisonné), était franc-maçon. Les « idées nouvelles », indispensables pour comprendre Goya, firent ainsi des progrès avec Charles III, qui laissait faire.

Ce prince du Siècle des Lumières finit très dévot, triste, sous la coupe d'un confesseur franciscain, le padre Eleta. Il donna l'ordre de brûler plusieurs tableaux des collections royales, qui favorisaient « la concupiscence », parmi lesquels *Vénus jouant avec l'Amour et la Musique*, du Titien, que Mengs mit à l'abri dans son atelier. L'Inquisition elle-même allait son train, et le 7 septembre 1781, une créature fut brûlée à Séville qui avait copulé avec le diable.

Quand Charles III mourut, l'avènement de son fils Charles IV fut reçu et fêté comme un événement heureux, et prometteur. C'était en 1789.

On était fatigué du règne austère de ce veuf, qui n'avait d'autre plaisir que la chasse. « Vingt-trois ans de chasteté pesaient à tout ce monde galant » (Charles Yriarte). « À peine trois jours dans l'année », écrit un contemporain, sans que le roi chasse, « et on les regarde comme des jours de calamité, car cela prouve qu'il n'est pas de bonne humeur ». Le président de Brosses le visitant à Naples, dans ses jeunes années, avait déjà observé que rien d'autre ne l'intéressait. Ses poches,

1. M. Geoffroy de Grandmaison, *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804)*, E. Plon, Nourrit et Cie, 1892, page 117, note 1.

disait-on, étaient « toujours pleines de couteaux et de toutes sortes d'ustensiles de chasse ».

Un tableau de Luis Paret y Alcázar montre Charles III déjeunant devant ses courtisans, seul évidemment à table, un peu perdu, et si éloigné du spectateur qu'on devine à peine ses traits. Le roi n'est d'ailleurs pas le vrai sujet de ce tableau charmant, qui évoque le décor vert et or, surchargé et rococo, d'un palais imaginaire. À celui de Oriente, à Madrid, on peut contempler Charles III revêtu du somptueux manteau de l'Ordre qu'il avait fondé, et aussi avec une cuirasse brillante, au musée d'Agen. Pour voir Charles III au naturel, familier, il faut Goya.

Rien de la gravité du Philippe IV en chasseur, de Velázquez, dont dut se souvenir Goya. Philippe IV n'avait pas l'air particulièrement futé, mais vu par Velázquez il reste un gentilhomme espagnol, la paupière triste et le regard hautain : rien de ridicule. Le chien même qui l'accompagne, lui aussi peut-être ne pense à rien, mais sa carrure et son sérieux en imposent. Ce n'est pas la pompe de Versailles, et on n'imagine pas Louis XIV se faisant peindre avec son chien (et pourtant il en avait plus d'un), mais le Philippe IV de Velázquez ne manque pas de dignité. C'est un seigneur, pas gai, lui non plus : on a dit que, de toute sa vie, il n'avait pas ri trois fois, quoique très occupé des plaisirs de l'amour, sombrement. Toute femme qu'il avait honorée de ses faveurs devait finir au couvent.

Un peu bossu, maigre, tenant un fusil, le nez long sous un tricorne, le Charles III de Goya est un fantoche au visage de mouton qui sourit avec bonhomie. Ce maître d'un empire fabuleux, on le prendrait pour un garde-chasse s'il ne portait un grand cordon en sautoir et des gants blancs. Son chien couché en boule ne veut pas le connaître et est ailleurs. Avec Goya le portrait royal se fait dérision. Une tradition immémoriale voulait qu'on flattât son modèle, quand c'était un grand de ce monde, mais celui-là, le voici, tel quel, dont on se demande pourquoi il fallait de si beaux palais pour loger ça.

Dans la galerie de portraits des Bourbons d'Espagne, qu'on doit à Goya, voilà le premier.

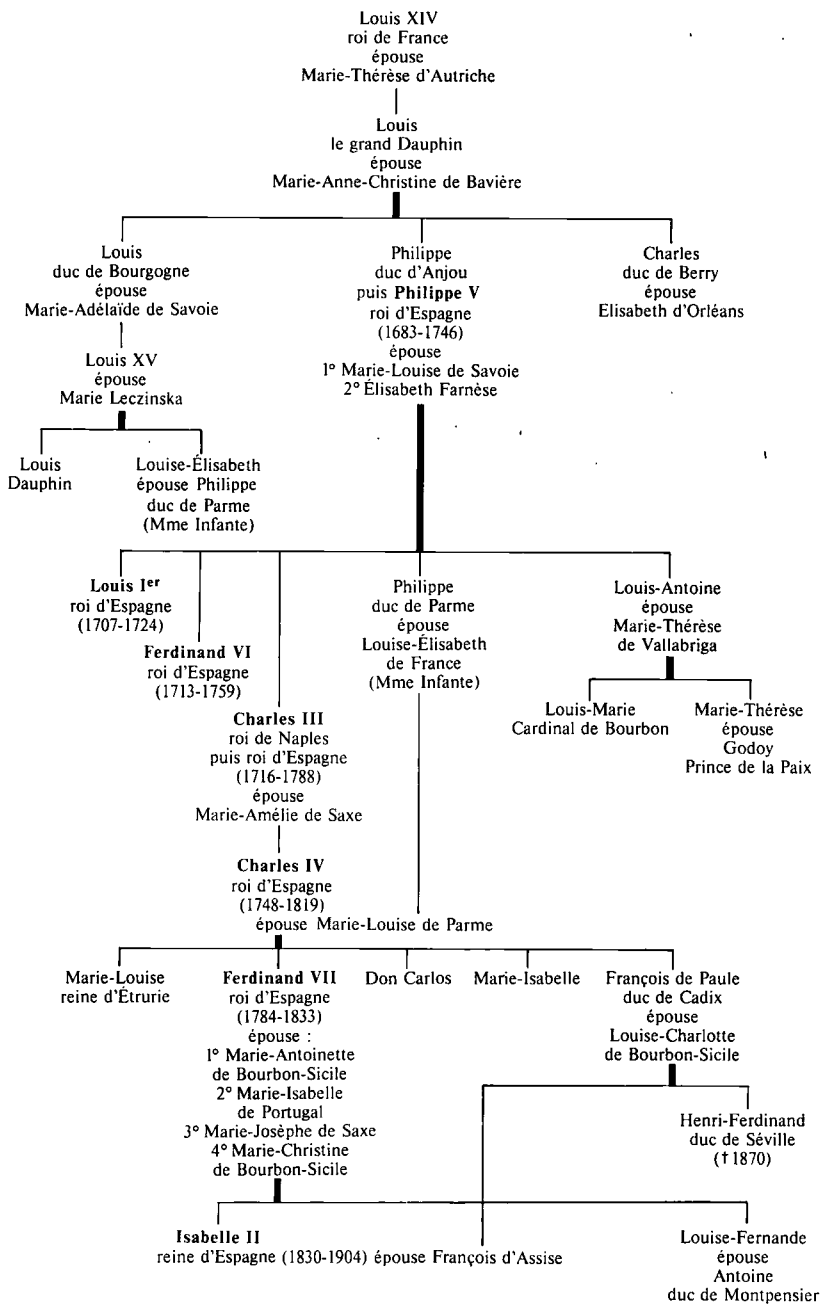
Charles III avait donc un frère cadet, l'infant don Louis, cardinal à moins de dix ans, avec Tolède et Séville en comende, sans compter d'autres riches prébendes, mais sans goût pour l'état ecclésiastique, bon vivant et curieux des femmes, trop bon catholique pour mener sans scrupules une vie qui lui convenait. Il attendit la mort de son père pour renoncer à des honneurs pesants, ce qui n'était pas rare à l'époque pour qui n'était pas prêtre, et les plus hautes dignités de l'Eglise, papauté exceptée, n'impliquant pas la prêtrise. Le lecteur est donc surpris à tort quand il rencontre chez Saint-Simon ce trait, qui suggère une embardée bizarre jusqu'au règne de Napoléon III : « La duchesse d'Albe épousa en ce même temps l'abbé de Castiglione... Il prit le nom de duc de Solferino. »

L'infant don Louis, gardant toutefois le sien, épousa Marie-Thérèse de Vallabriga, bien née mais non de race royale. Un voyageur anglais, Swinburne, visitant l'Espagne en 1776, prétend que don Louis en devint « subitement amoureux, en la voyant dans la campagne courir après un papillon. Ce prince, qui avait mis tous ses soins à rassembler une précieuse collection d'histoire naturelle, fut frappé de cette ressemblance de goûts : il la demanda en mariage, et le roi y consentit, quoique avec répugnance¹ ». Ils auront un fils, qui sera cardinal mais plus longtemps que son père. Son portrait par Goya, tout rouge, est à São Paulo. Il se rallia fort dévotement à l'ordre nouveau du roi Joseph. Président de la régence du royaume en 1814 après le départ des Français, c'est lui qui commandera les toiles des 2 et 3 mai à Goya.

Les enfants de don Louis et de Marie-Thérèse de Vallabriga n'avaient pas le rang d'infants d'Espagne. Don Louis semble s'en être accommodé, et vivait en Castille avec sa famille. Il était le protecteur de l'excellent peintre Peret y Alcázar, et va

1. *Voyage de Swinburne en Espagne*, Paris, Imprimerie de Guilleminet, An XII-1804.

LES BOURBONS D'ESPAGNE



l'être de Goya. Il chassait et herborisait dans son domaine d'Arenas de San Pedro, près d'Avila, paisiblement inutile et apparemment heureux.

Il fit venir Goya, qui fut ravi : « Je suis resté un mois continuellement avec leurs Seigneuries... J'ai été deux fois à la chasse avec Son Altesse qui tire très bien... Ces princes sont des anges. » Rien d'un adversaire de l'aristocratie et des seigneurs, mais quand il les peignait, impitoyable : ses portraits de don Louis ne sont que trop fidèles.

Il séjourna l'été à San Pedro, peignant aussi les enfants de don Louis, et sa femme, un visage sans grand caractère, mais détendu et frais. Une esquisse entrée depuis peu aux Offices évoque Marie-Thérèse à cheval, vêtue de blanc, dans un paysage bleu, bien campée, un grand chapeau sur le nez. On la retrouve se faisant coiffer, dans le tableau de famille qui fut l'œuvre principale qu'inspirèrent à Goya ces princes en marge de la Cour.

Enveloppée d'un tissu blanc, Marie-Thérèse éclaire cette scène intime, bien plus que la petite bougie posée sur la table qu'entourent les enfants et des familiers : elle est le centre et la lumière de ce tableau. De même, chez de nombreux peintres d'antan la lumière des Nativités venait de l'enfant sur sa paille. Goya aimait beaucoup les jeunes femmes.

Il s'est représenté ici, en train de peindre, accroupi derrière le dos de don Louis qui est assis entre la bougie et Goya, dont le visage reçoit cependant de la lumière, mais celle qui vient de Marie-Thérèse, qui rayonne comme l'Enfant de la crèche. Bientôt, avec les portraits de la duchesse d'Albe, il y aura dans une lumière crue, qui n'évoquera plus Bethléem, une présence autrement forte et ambiguë, celle de la femelle que Goya fustigera dans ses dessins et ses gravures, faute d'être aimé.

À côté de Marie-Thérèse, don Louis est malheureusement de profil, ce qui fait ressortir un grand nez rouge, et il paraît bien plus âgé que sa femme, tassé sur sa chaise, éteint. Il joue aux cartes, solitairement, semble-t-il, il fait donc une patience,

ce qui n'est pas un jeu de prince, l'œil vague. Goya lui a fait le visage d'un niais, et il en fut cependant enchanté : « On a tant regretté mon départ qu'on ne me laisse partir qu'à condition de revenir au moins tous les ans. »

La fille de don Louis et de Marie-Thérèse, qui avait les mêmes prénoms que sa mère, titrée comtesse de Chinchón, nous la voyons dans cette réunion familiale, enfant, et Goya vers la fin du siècle fit son portrait en pied, probablement lors de son mariage. En 1800, elle posera de nouveau pour lui, assise et enceinte : il faut dire le lamentable destin de cette femme, qui ne fait pas honneur aux Bourbons d'Espagne.

Il y avait alors quelque dix ans que Charles IV avait succédé à Charles III, et sa femme avait fait de Godoy, de garde du corps qu'il était, un Grand d'Espagne, bientôt premier ministre et Prince de la Paix, généralissime et amiral, tout-puissant dans un pays où le roi n'était qu'une ombre épaisse de corps et d'esprit, et sa femme une estafière en chaleur, l'un et l'autre tout dévoués à Godoy que Goya a représenté dans sa gloire, vêtu en chef de guerre, donnant des ordres et la cuisse avantageuse. C'est après avoir été battu par les Français qu'il était devenu Prince de la Paix, puis il se rapprocha de la République française qui en était au Directoire, et enfin signa un traité d'alliance contre l'Angleterre. Les escadres espagnoles furent écrasées.

Pour complaire au Directoire, Charles IV traquait les royalistes et les prêtres français réfugiés en Espagne. Bonaparte avait eu l'idée amusante (tant il méprisait les hommes) de proposer à Godoy la grande maîtrise de l'Ordre de Malte. Godoy fut tenté, mais à condition que la charge fût héréditaire et qu'il pût l'assumer « sans quitter l'Espagne, sans abandonner son ministère, sans contracter le vœu solennel de continence, sans renoncer au mariage ».

En octobre 1791, la reine avait donné à Godoy une berline avec son chiffre et la couronne royale, attelée de six chevaux. Quand la reine sortait, il la suivait dans cet équipage. Après le 18-Brumaire, les consuls firent offrir à Godoy une armure, de

même qu'on envoyait à la reine Marie-Louise des robes de Paris. Seize chevaux du haras d'Aranjuez furent un présent pour le Premier consul, et acheminés en France en grande pompe. Entre la France et l'Espagne, il y eut une courte lune de miel de tous ces parvenus, la reine comblée de toutes les manières. Godoy lui procura un confesseur complaisant, Musquirz, chapelain d'honneur de la Cour, qui volontiers passait l'éponge.

Après Marengo, ce fut l'enthousiasme à la Cour d'Espagne, et la fille de Charles IV devint reine d'Etrurie, royaume renouvelé de l'Antique, mais éphémère. À l'annonce de l'exécution du duc d'Enghien, Godoy déclara à l'ambassadeur de France : « Lorsqu'on a du mauvais sang, il faut s'en défaire. » Il paraît que Charles IV dit de son cousin fusillé qu'il aurait mieux fait de ne pas se compromettre : ces Bourbons-ci n'étaient pas héroïques, et reconnurent sans peine l'Empire.

Avant d'envahir l'Espagne, en 1808, Napoléon avait promis à Godoy une souveraineté au Portugal. On signa le traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807 : Godoy serait prince des Algarves, et Charles IV décoré du titre de Roi des Espagnes et Empereur des Amériques. Godoy comprit trop tard que Napoléon ne voulait ni de lui ni des Bourbons, même tenus en laisse, et tout bascula.

« Alors se rencontra Godoy, écrit Chateaubriand, inconnu que nous avons vu cultiver des melons après avoir jeté un royaume par la fenêtre. » Nous aurions pu avoir un portrait de Marie-Louise et de Godoy par Chateaubriand : passant par Madrid, fin avril 1807, « la reine et le Prince de la Paix m'avaient fait demander », raconte-t-il. Il se serait dérobé. « Nous traversâmes l'Espagne en 1807 : elle était sourdement agitée, dira-t-il dans *Le Conservateur*¹. Nous eûmes lieu de remarquer ce que peut un favori de la fortune pour la destruction d'un pays. » Je n'ai pas le sentiment qu'il s'en soit alors beaucoup soucié.

1. « De l'Espagne », *Le Conservateur*, tome VI, 71^e livraison, pages 241 à 262.

Les deux célèbres *Maja* de Goya appartinrent à Godoy, et il paraît que la *Vestida* devait servir à dissimuler la *Desnuda*, réservée aux intimes. On pourrait soupçonner entre Godoy et Goya une certaine complicité de polissonnerie. Goya, dit Charles Yriarte qui avait longtemps enquêté en Espagne¹, fut « le courtisan du nouveau prince », lequel se répandait beaucoup si l'on en croit un contemporain, la reine n'ayant été pour lui, peut-on dire, qu'un chausse-pied : « Nos plus belles femmes accourent en masse de toutes les provinces, pour tenter leur chance d'être remarquées par le favori. »

On a dit que la fortune de Godoy était de cent millions, et qu'il avait chez lui douze millions en or. « Il a la prétention de passer pour un grand homme ; quand on a causé deux fois avec lui et qu'on s'est convaincu de son peu d'instruction, on est bien étonné de voir toute l'Espagne à ses pieds » (Beurnonville à Talleyrand). Il se voulait aussi amateur d'art, comme tout le monde, tenait Mengs pour « le Raphaël de l'Allemagne », et se constitua une galerie de tableaux, s'emparant notamment de plusieurs Zurbarán, au couvent de la Merci. Certains devaient lui être confisqués, quand le vent tourna, il emporta les autres, dont il fit de l'argent.

Pour qu'il fût vraiment de la famille, on lui donna pour épouse la fille de don Louis, cette pitoyable comtesse de Chinchón, livrée à l'amant de la reine. Son portrait de 1800 par Goya en fait une sorte de libellule, transparente comme cet insecte, avec une ample robe qu'explique sans doute son état. La duchesse d'Albe vue par Goya est une créature qui s'échappe et ne plie pas : ici, il peint la victime, frêle et étonnée. Sa toile célèbre, figurant toute la famille royale, est contemporaine de ce portrait de la femme forcée de Godoy.

Charles IV s'y montre avec avantage, ventre et pied en avant, « débonnaire cocu », dira Claudel, mais au centre du

1. Charles Yriarte, *Goya, sa biographie, les fresques, les toiles, les tapisseries, les eaux-fortes, et le catalogue de l'œuvre, avec cinquante planches inédites...*, Henri Plon, 1867.

JOSÉ CABANIS

Le Musée espagnol
de Louis-Philippe

GOYA

C'est une coutume aujourd'hui d'anéantir les populations et les villes, mais de sauver les musées, à l'abri. Un musée qui fut très beau, dont il ne reste rien, est donc une exception qui fait rêver. Il dut sa vie, et aussi sa mort, à Louis-Philippe, qui n'eut pas la gloire et l'idée de laisser à la France plus de quatre cents tableaux de l'École espagnole. Détrôné, on lui rendit ces tableaux qui furent vendus, et dispersés. On lit dans *L'Éducation sentimentale* que Pelle-
rin, le peintre, « en voulait à la révolution, à cause du Musée espagnol définitivement perdu ».

J'ai voulu savoir comment ce Musée était né, ce qu'il était, comment les Français l'avaient vu, ce qu'ils en avaient compris et retenu. Il m'a semblé que c'était une occasion de traverser, et d'éclairer, une époque, ou encore ce qu'on appelle de nos jours un sondage d'opinion.

J.C.

nrf



9 782070 703289



85-III A 70328 ISBN 2-07-070328-2

78 FF tc